

Zeitschrift: Bildungsforschung und Bildungspraxis : schweizerische Zeitschrift für Erziehungswissenschaft = Éducation et recherche : revue suisse des sciences de l'éducation = Educazione e ricerca : rivista svizzera di scienze dell'educazione

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Bildungsforschung

Band: 17 (1995)

Heft: 1: Denk-mal Pestalozzi

Artikel: Raconter Pestalozzi

Autor: Berchtold, Alfred

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-786120>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Raconter Pestalozzi

Alfred Berchtold

A Marc Neuenschwander,
Stapférien de la première heure

A partir de la grande biographie critique de Peter Stadler (éd. NZZ, Zurich, 1988, 1993) et d'autres lectures, l'auteur de cet article présente quelques aspects de la personnalité complexe de Pestalozzi. Il constate qu'elle n'est plus familière aux étudiants genevois, semblable en cela à d'autres personnalités majeures, témoins de la vie de l'esprit en notre pays. Il s'interroge: l'école (à tous ses niveaux) n'a-t-elle pas le devoir, précisément à l'heure actuelle, de présenter les hommes et les femmes de ce pays dont l'apport à la civilisation européenne est manifeste? Avons-nous vraiment à cœur d'éveiller le sens et le respect de la vraie grandeur (qui peut avoir bien des visages)? Nous sentons-nous responsables d'un patrimoine spirituel et culturel qui nous relie à l'Europe?

A deux reprises, à deux ans de distance, on a, dans la plus occidentale de nos universités suisses, demandé à une centaine d'étudiant(e)s en histoire (lère année) ce que représentait pour eux (elles) le nom de Pestalozzi. Dans les deux cas, ce nom n'éveillait quelque écho que chez *un* étudiant. Peut-être – soyons optimistes! – l'année Pestalozzi 1996 aura-t-elle pour effet de doubler ce pourcentage. Il est vrai que ce n'est pas dans la *Nouvelle histoire de la Suisse et des Suisses* de 1983 qu'on trouvera à ce sujet de quoi éclairer sa lanterne. Et pourtant ne demeure-t-il pas dans le monde – du Japon à l'Amérique du Sud – le plus illustre des représentants de ce pays? Il semble qu'en nos parages on ne raconte plus Pestalozzi aux enfants. Or ce n'est pas la documentation qui manque.

Le lecteur francophone pressé dispose de l'excellente introduction de Jacqueline Cornaz-Besson, *Qui êtes-vous, Monsieur Pestalozzi?* (Ed. de la Thièle, Yverdon 1977). Moins pressé, il aura recours à la monographie richement illustrée du meilleur connaisseur français de notre pédagogue, le professeur Michel Soëtard (Ed. R. Coeckelberghs, Lucerne 1987, reprise par Slatkine,

Genève, avec toute la collection *Les grands Suisses*).¹ Traduira-t-on en français la grande biographie critique en deux volumes (près de 1200 pages) du professeur zurichois Peter Stadler (Ed. NZZ, Zurich 1988, 1993)? Elle vaut la peine d'être lue de A à Z, jusqu'à sa dernière note.

Un grand livre

Il s'agit là d'une biographie qui se veut à la fois compréhensive et critique, historique avant tout et non point concentrée sur la seule pédagogie. S'appuyant essentiellement sur les 28 volumes de l'édition des *Oeuvres complètes*, entreprise dès 1927, et les 13 volumes de la *Correspondance* (et je ne parle pas de la somme d'ouvrages mentionnés dans les notes), elle nous montre le penseur – notamment politique – et l'homme d'action dans son temps, au centre du réseau de ses innombrables correspondants, visiteurs, collaborateurs, disciples, défenseurs et adversaires, sans parler du tissu familial et du monde de ses maîtres et inspireurs, à commencer par Rousseau (avec lequel il n'eut jamais de contact direct), Jean-Jacques Bodmer, «le père des jeunes gens» zurichois, et l'agronome bernois Tschiffeli. Quel défilé, mes amis! De Lavater et Iselin et des ministres de la République Helvétique (au premier rang desquels Philippe-Albert Stapfer, ce grand méconnu) aux visiteurs sans nombre de Berthoud et d'Yverdon: Herbart et Froebel (pour qui l'expérience fut décisive), Owen et Bell, le P. Girard et le jeune Schopenhauer, Clausevitz et Kosciuszko, Marc-Antoine Jullien de Paris et Mme de Staël... Et ces sympathisants ou ces propagateurs de la Méthode à l'étranger qui s'appellent Herder, Fichte ou Maine de Biran, le philosophe sous-préfet de Bergerac.²

Nous revivons avec Stadler les transformations de l'environnement politique et social qui conditionne la vie et l'activité de Pestalozzi. Nous voyons celui-ci sous l'éclairage de mille projecteurs, de mille témoignages contemporains et surtout de mille citations personnelles toujours significatives. Un homme est là, dans sa complexité qui interdit toute présentation unidimensionnelle.

Comment parler d'un tel livre? L'historien bâlois Jacob Burckhardt insistait sur le fait que l'histoire était un Océan offrant pour le traverser une infinité de routes aussi valables les unes que les autres, et que toute source historique pouvait donner lieu aux interprétations les plus diverses. Peter Stadler lui-même reconnaît que sa démarche n'exclut nullement d'autres démarches tout aussi légitimes. Dans ce grand livre, lu après bien d'autres ouvrages consacrés à Pestalozzi, nous relèverons des traits qui paraîtront d'une importance secondaire à certains lecteurs et tairons des faits (qui nous semblent connus) bien plus significatifs à leurs yeux. Encore une fois, ce qui nous retient, c'est la complexité de ce petit-fils de pasteur et fils de chirurgien, dont la vie fut un apostolat, qui s'appliqua d'emblée à «penser avec les mains», formule française et neuchâteloise qui mérite qu'on lui adjoigne l'image allemande de *Herzdenken* (les grandes pensées viennent du cœur). La réflexion pestalozzienne, élaborée douloureusement au plus profond de l'être, n'était pas d'emblée concen-

trée sur la pédagogie. Comme c'est le cas chez la plupart des grands pédagogues, elle débordait largement le champ de la pratique éducative, embrassant la totalité de l'existence, la réalité politique et sociale dans son ensemble. Pestalozzi enseignant n'a jamais perdu des yeux cette réalité et, s'il s'est tourné vers l'éducation, c'est qu'il voulait s'attaquer aux racines, constatant l'insuffisance des moyens proposés par les politiciens. Mais pour sauver le village de Bonnal, dans le roman *Léonard et Gertrude*, il ne faut pas moins, à partir du sursaut d'une femme au grand cœur, que les initiatives conjuguées du pasteur, de l'instituteur, du pouvoir politique et des forces économiques.

Complexité de Pestalozzi

Bourgeois de Zurich, mais si différent de la plupart de ses concitoyens, il tient à la campagne par son ascendance maternelle et mènera sa vie hors des frontières de son canton. Né d'une «bonne» famille, il connaît la gêne dès la petite enfance et sera toute sa vie harcelé de soucis matériels, malgré des apports de capitaux et des subventions plus importantes qu'on ne l'a souvent cru. Sa situation à la charnière des classes sociales ne pourra qu'influer sur sa réflexion.

Fier de ne pas lire d'autres livres que les hommes vivants rencontrés sur son chemin (mais peut-être se vante-t-il), il a bénéficié d'une éducation classique et rivalisé à l'occasion avec un de ses maîtres dans la traduction d'un texte (d'ailleurs séditieux) de Démosthène. Marqué par l'éducation civique et l'idéalisme du vieux Bodmer, il reproche à ses maîtres de ne lui avoir ni montré la valeur de l'argent, ni enseigné les qualités qu'il faut pour l'acquérir.

Cet ami de l'enfance, et qui se sacrifie pour elle, lui demande au **Neuhof** de travailler dur – selon les normes de son époque – dès l'âge de six ans, dans l'industrie à domicile du textile, afin d'assurer l'équilibre financier de son entreprise précaire. Or, comme le relève Stadler, ayant cherché des forces productrices peu coûteuses, il a trouvé des hommes, des petits d'hommes, «chiens perdus sans colliers» écrasés, avilis peut-être par leur condition, mais faits à l'image de Dieu et en qui l'étincelle divine exigeait d'être ravivée.

Ce pédagogue au grand cœur, qui rayonne de bonté, déclare dans son roman qu'en pédagogie la crainte doit précéder l'amour. Ce psychologue, observateur merveilleux des petits qui lui sont confiés, a commencé par échouer dans l'éducation de son propre fils.

Celui qui apparaît, à certains moments, comme un socialiste avant la lettre et qui dénonce avec force les méfaits du capitalisme outrancier, détruisant l'équilibre de la cité, se fait aussi l'avocat de l'industrie de luxe, dépendant de la mode, qui développe chez l'artisan les facultés d'adaptation et d'innovation, l'habileté et la souplesse. Ce «rêveur» voudrait voir le fisc accompagner ses commandements de payer d'une démarche psychologique suscitant l'adhésion intérieure, la compréhension de ses «clients».

Si tant d'hommes ont vu en Pestalozzi l'un des plus purs disciples du Christ, lui-même parle, en une heure de crise, de son «non-christianisme» et se voit tancé par plus d'un théologien sourcilieux.

Dénoncé comme révolutionnaire, il lui arrive de vanter le «sans-culottisme évangélique» (à ne pas confondre avec le sans-culottisme tout court et ses excès) et de s'écrier: «Qui ne reconnaît pas en Jésus l'homme des pauvres, je ne lui parle pas». Mais que de passages dans son œuvre à la résonance paternaliste, et quelle constance dans ses appels à la modération, à la compréhension mutuelle, au *consensus*! «Il faut, dit-il, considérer le bien existant comme le fondement du mieux souhaité». Son *leitmotiv* est *Wiederherstellen und Erneuern*: rétablir et renouveler.

Pestalozzi ne s'est réalisé qu'en 1798, soutenu par ces dirigeants progressistes de la République Helvétique, dont d'aucuns se plaisent aujourd'hui à opposer la mémoire à l'héritage encombrant de l'ancienne Confédération et aux images de 1291. Mais chez le «collaborateur» honni des bien-pensants, quel recours et retour aux valeurs du passé, à l'esprit des anciens, Tell, Winkelried – qu'on retrouvera sur le fanion de l'Institut d'Yverdon –, Nicolas de Flue compris!³ D'ailleurs ce démocrate prévoyait que la liberté nous infligerait bien des blessures. Et le représentant du «vieil esprit suisse», qui écrit avant H.F. Amiel (*Roulez, tambours...*): «Dans nos cantons chaque enfant naît soldat», et surtout qui déclare avant Alexandre Vinet et Jacob Burckhardt que la petite nation républicaine est là pour mieux permettre l'ennoblissement des individus, ce même Pestalozzi, déçu par sa patrie, a proposé ses services à bien des monarques étrangers, les estimant plus désireux et plus capables que les autorités cantonales suisses de réaliser les réformes nécessaires.

Le «père» de l'enseignement public moderne (formule discutée contestée déjà par le P. Girard) s'écrie: «Dieu nous préserve des professeurs qui dénigrent la noblesse pour briller plus que les nobles, et des enseignants qui perdent leur humilité!»

Au fort du conflit opposant la campagne zurichoise à la ville, il écrit: «Plus que jamais la patrie a besoin d'entendre une vérité polyphonique (*eine vielstimmige Wahrheit*)».

Ce moraliste, ce grand «spirituel» est aussi l'homme qui constate avant Bertold Brecht qu'il est bien plus aisé d'être vertueux, humain et religieux lorsqu'on dispose d'une confortable infrastructure matérielle.

Contrastes encore: cet homme qui n'a pas la vocation d'écrire, dont l'orthographe est des plus... personnelle, et qui se sent poussé vers l'activité pratique, rédige des pages et des pages, dont le récit de *Léonard et Gertrude*, en qui le Doyen Bridel voit l'ouverture du roman national helvétique, cependant que le philosophe Herder aimerait que chaque province allemande en possédât un semblable. *Léonard et Gertrude*, roman inégal, contient des pages inoubliables et annonce l'œuvre du plus grand disciple littéraire de Pestalozzi: Jeremias Gotthelf.

Pestalozzi, qui doit lutter avec la langue, compose aussi ce volume difficile des *Nachforschungen* (1797) que vient de traduire Michel Soëtard et dont la publication apparaissait à Herder (encore lui!) comme la naissance du génie philosophique allemand, libéré de l'assujettissement à la pensée française ou anglaise.

Le second volume de Peter Stadler

Les lignes qui précèdent ont été inspirées avant tout (mais nous nous sommes permis des escapades hors de l'enclos) par le premier volume de Peter Stadler. Le second, qui nous mène de l'événement capital de Stans à la mort de Pestalozzi dans l'Argovie de ses premiers tâtonnements, à travers les années de Berthoud, Münchenbuchsee et Yverdon, nous montre l'homme enfin entré dans son élément.

Avant 40 ans, Pestalozzi parlait de lui-même comme d'un vieux. Or c'est à cinquante-deux ans que l'éducateur commence sa véritable carrière pédagogique, menée jusqu'à la veille de la «huitantaine».

On parle à son propos d'usure prématurée et l'on peut, bien sûr, constater chez lui des signes graduels d'affaiblissement, mais jusqu'au bout alternent – au milieu des 150 à 200 personnes dont il a la charge aux heures de pointe – les moments de force et de faiblesse, de dépression et d'initiative créatrice. Jusqu'au bout jailliront des formules poignantes, à bon ou moins bon escient. Jusqu'au dernier moment le prophète et l'observateur incomparable de l'évolution sociale de son époque (mais n'oublions pas son jeune contemporain Sismondi!) témoignera du même souci: convier les plus démunis de notre société au Banquet spirituel et faire d'eux des hommes.

Dans *Léonard et Gertrude*, le village fictif de Bonnal semble en passe de réussir ce qui n'avait pu se faire dans la réalité du *Neuhof*. (Encore que la 4^e partie du roman nous montre, malgré les efforts du bon bailli, «*das alte verhärtete Böse in Bonnal noch feststehen*»).

Cependant, lorsque l'Europe cultivée défile à Yverdon (après Berthoud), elle y salue le chef d'un institut pour fils de privilégiés et non plus le père des orphelins, brutalement arraché à cet apostolat de Stans dont il rêve la reprise. On le sait, car on l'a répété sur tous les tons, chacune des entreprises de Pestalozzi s'est terminée sur un échec apparent, mais l'homme sans cesse éprouvé demeura capable jusqu'au bout d'étonnants rebondissements, de départs nouveaux, gardant toujours devant les yeux le visage implorant de l'enfant exclu.⁴

L'expérience de la vie et des hommes n'était pas propre à développer en lui l'optimisme. De fait, sa vision du monde est souvent sombre, sans illusion. Contrairement à Rousseau (nous schématisons là où il faudrait nuancer), l'état naturel primitif lui apparaît déjà comme chargé de larmes et de pulsions bestiales et, contrairement à Voltaire (nous schématisons encore), l'état de civilisation est à ses yeux porteur de germes funestes.

Il arrive à Pestalozzi d'avouer sa *Menschenverachtung* (son mépris des hommes). Or, comme on l'a relevé, cela rend d'autant plus émouvant le *quand même* de sa foi, de son espérance et de son amour agissant. Ce «génie du cœur» faisant confiance aux *forces* cachées en tout être n'a cessé de réfléchir sur le réel et sur le mal.

Nous avons dit *génie*. Le terme s'impose. Mais rarement sans doute (et peut-être jamais) le génie s'accompagna de tant de maladresses, de contrition, d'auto-accusation contrastant violemment avec un sentiment, présent dès

l'adolescence, d'une supériorité sur son entourage. Mais le solitaire se sent solidaire. Jamais ce défenseur de la classe moyenne ne se sépare de l'expérience collective. «Ma vérité, dit-il, est vérité du peuple... et mon erreur, erreur du peuple aussi».

Maladresse de la démarche, désordre de l'accoutrement, promenades en pantoufles à travers Yverdon, laideur physique. C'est bien le cas ici de citer *l'Albatros* de Baudelaire, que «ses ailes de géant empêchent de marcher»:

*Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule,
[L'homme au regard] si beau, qu'il est comique et laid!*

Oui, il nous a fallu corriger le poète⁵ pour préciser que celui qui se disait lui-même *wüescht* et un *Grüsel* – et dont l'apparition inopinée effrayait les amies curistes de Mme Pestalozzi comme celle d'un «monstre» – a conquis une infinité de visiteurs, d'élèves, d'enfants rencontrés, par un regard ineffable qu'ils ne devaient jamais oublier.

«Quel privilège de vivre auprès d'un tel homme!

– Vous croyez?»

Mme Pestalozzi avait besoin de garder ses distances pendant des années.⁶ Le petit Jean-Jacques aussi dut s'éloigner de son père. Que de départs de maîtres déçus par les tensions régnant dans l'Institut d'Yverdon! Que d'affrontements entre des collaborateurs d'élite, jusqu'aux femmes au grand cœur qui parfois ne tenaient plus le coup! Qu'on songe à l'excellente Rosette Kasthofer, devenue Mme Niederer⁷, qui, de ménagère mal approvisionnée (non rémunérée et dont on semblait ignorer le travail dans l'Institut de jeunes filles) se transforma *in extremis* en mégère désapprivoisée! Lady Macbeth, écrit d'elle plaisamment Stadler.

Mais si ces conflits devaient peser lourdement sur les dernières années de l'Institut et si l'attelage devait se révéler ingouvernable par un cocher ne maîtrisant plus les rênes, il convient aussi de rappeler très fort, comme le fait Stadler, que Pestalozzi, cet **éveilleur** par excellence, fut le premier à rendre à ses aides l'hommage qu'ils méritaient. «Vous m'avez permis, leur dit-il, de sauter par-dessus des murs jusqu'ici infranchissables pour moi». Sans eux – après l'engagement solitaire, exaltant et exténuant de Stans – les journées triomphales de Berthoud et d'Yverdon n'eussent point été imaginables et l'on n'aurait pas vu affluer de tout le continent les pèlerins de ces éphémères Médine et Mecque de la pédagogie.⁸ Ephémères comme ces étoiles qui nous envoient leur lumière longtemps après leur disparition. Oui, pour le voyageur d'élite, une halte chez Pestalozzi était un arrêt obligé. Pour d'aucuns sa rencontre éclipsait le spectacle des montagnes, ces montagnes, rappelons-le, dont la splendeur apaisante a beaucoup fait pour le remettre d'aplomb après l'arrachement à Stans.

Que cette destinée, faite d'ombres et de lumières, et zébrée d'éclairs, est poignante! Et quelle tristesse souvent dans le regard de cet homme incontestablement singulier, qui confesse avoir vécu pendant des années comme un mendiant pour apprendre aux mendiants à devenir des hommes! Mais aussi – chez celui qui avait trop craint le fou-rire pendant le sermon pour devenir

pasteur – quelles éclaircies, quels éclats de rire, quelles saillies inattendues, quel triomphe de l'humour! Ne refusait-il pas le talent pédagogique à qui ne comprenait pas «les effets de la cordialité, d'une main serrée, d'un petit signe d'amitié, d'un sourire» et qui ignorait «le sel de la plaisanterie, les joies partagées, la bonne humeur communicative»? «J'ai ri dans ma vie plus que personne au monde», avoue-t-il. Et sur son lit de mort, après les ultimes épreuves, les attaques violentes, les réponses désespérées, il apparaît serein, joyeux comme un enfant. L'autopsie révèle, au milieu de tous les viscères atteints, un seul organe resté sain: le cœur.

Si l'incorruptible Peter Stadler ne nous a rien masqué des petites choses du grand homme, il nous a livré aussi ce témoignage de Rosette Kasthofer, en 1813, à une époque où l'exaspération de l'épouse de Niederer ne l'avait pas encore emporté en elle: «Pestalozzi est sur cette terre l'un des hommes les plus incapables dans le domaine pratique, l'un de ceux sur qui l'on peut le moins compter, mais sa nature intime recèle des notes qui traversent toute l'humanité et qui retentiront à travers tous les siècles».

Restons sobres. Revenons sur terre. – Et la Méthode, me demanderez-vous, la fameuse Méthode? – Je n'entre pas dans les détails. Je ne relève que l'effort de toute une vie pour simplifier à l'extrême, afin de les rendre accessibles à tous, les moyens d'acquisition des notions premières indispensables à la maîtrise du savoir et du pouvoir requis par une vie d'homme digne de ce nom dans les circonstances, dans la condition où la vie l'a placé; l'effort de progresser systématiquement, une fois les bases solidement assurées, en évitant toute formation unilatérale. On connaît la fameuse trilogie: la tête, la main, le cœur.⁹ Un collaborateur l'a dit: Pestalozzi n'aurait pas satisfait aux exigences d'un examen d'entrée dans une école normale. Mais il avait acquis un savoir éminent (outre sa vision de la totalité, humaine, politique et sociale): l'intuition de la démarche de l'esprit humain. Il considérait ses ignorances, ses lacunes, son «non-savoir» comme la condition nécessaire à l'élaboration d'une méthode universellement applicable. Et quelles trouvailles incessantes d'ordre pratique jaillissent de ce prétendu «non-savoir»: qu'on songe aux leçons de géographie active sur le terrain!

Revenons à son souci des moins favorisés. On connaît sa fameuse formule: «Eduquer le pauvre à la pauvreté». Est-elle – hors de son contexte historique – supportable sous nos latitudes? Mais au moment même où nous nous interrogeons, nous voyons des petits prolétaires de Bonnal envoyés en visite chez l'artisan spécialisé, de sorte qu'une porte s'entrouvre pour eux et qu'ils ne semblent pas «bouclés» dans leur condition initiale. Et Pestalozzi se montrera aussi préoccupé de la création d'écoles professionnelles que de l'éducation d'handicapés tels que les sourds-muets.

Retour au Neuhof

Je relève deux observations de 1778 déjà (il a 32 ans) à propos de deux enfants déficients recueillis au *Neuhof* et qui, d'évidence, n'étaient pas des outils de

production performants. Le premier exemple ne se trouve pas chez Stadler, qui ne peut pas tout citer. «Marie Bächli, 8 ans, débile au plus haut degré, mentalement et corporellement. Mais il est d'un très grand intérêt pour l'humanité de savoir que même des enfants d'une imbécillité extrême qui, selon notre dureté habituelle, seraient offerts en sacrifice à la maison des fous, peuvent être sauvés de l'affliction d'une vie recluse et arriver à gagner leur pain, à jouir d'une vie libre et sans entrave; il suffit que sous une direction aimante on leur donne des occupations simples mesurées à leur faiblesse». Marie Bächli a d'ailleurs un sens musical remarquable.

Et voici la seconde observation: «Friedli Mind, 10 ans, ici depuis un an et demi, très faible, incapable de tout travail astreignant, plein de talent pour le dessin, plein aussi de caprices d'artiste, auxquels se joint quelque malice. Le dessin est tout son travail. Dans la mesure de mes moyens, je m'efforce de développer ses dons».

Bientôt le petit Mind quittera Pestalozzi. Longtemps coloriste de gravures chez le peintre à succès Freudenberger, il deviendra le «Raphaël des chats», selon l'expression de Mme Vigée-Lebrun. Toute l'Europe, jusqu'à l'Empereur d'Autriche, s'arrachera ses félins domestiques, ses lapins, ses ours et ses scènes enfantines.

L'initiation à la beauté était un souci majeur de Pestalozzi. Les fêtes jouaient un rôle capital dans son institution. Il attribuait au chant la plus grande importance. Lui qui voyait avec tristesse (il ne pratiquait ni Mme Simone de Beauvoir ni Mme Badinter) le siècle arracher la femme à son foyer et à son instinct maternel (mais où était pour les élèves d'Yverdon la *Wohnstube*, dans un institut aux dortoirs à 60 lits?), il s'affligeait de ce que les mères de famille cessassent de chanter, une fois leurs enfants sevrés. Pour lui, le chant devait remplir, éclairer la vie. A Stans déjà il demandait des aides sachant chanter. On connaît ses liens avec le grand pédagogue du chant populaire, Hans Georg Nägeli, premier jalon de la chaîne qui relie Yverdon à Emile Jaques-Dalcroze, bourgeois de Sainte-Croix.¹⁰

Plus que le chant, ce sont les performances mathématiques des élèves qui frappent les visiteurs de ces instituts. Pestalozzi a parlé de la lumière de la table de multiplication (*Licht des Einmaleins*) venant éclairer les recoins les plus obscurs. Il est des moments où l'instituteur de Bonnal propose de ne croire à rien d'autre qu'à ce qui se laisse compter, peser, mesurer. Louange de l'ordre et de l'exactitude. Dans la quatrième partie de *Léonard et Gertrude*, on préconise pour le village une discipline rigoureuse et monotone dont Stadler estime qu'elle eût été fatale au petit Pestalozzi, comme il estime d'ailleurs que celui qui déplore l'absence de père dans sa jeunesse aurait peut-être supporté difficilement sa présence. Que d'hommes, que de pédagogues préconisent les vertus qui leur manquent! On songe à ce mot de Jean Starobinski sur Rousseau: «La cité juste, telle que la rêve Jean-Jacques, est celle où Jean-Jacques ne rêverait pas».

Goethe, homme d'ordre, craignait qu'il résultât de la diffusion des idées de notre pédagogue une confusion babylonienne et lui préférerait l'Institut de son disciple, collègue et concurrent Fellenberg, magistralement administré, inspirateur de la «province pédagogique» évoquée dans *Wilhelm Meister*.

Visiteurs et collaborateurs – Tensions et ruptures

Alors que l'ancien conventionnel Marc-Antoine Jullien de Paris (membre en 1850 d'une cinquantaine de sociétés savantes et d'académies) s'attache à un exposé systématique de la Méthode dégagée de l'affectivité, de la subjectivité d'Yverdon, le Ministère de l'Education prussien donnait aux stagiaires qu'il envoyait chez Pestalozzi des instructions animées d'un tout autre esprit: «Vous ne devez pas vous approprier l'aspect mécanique de la méthode, mais vous réchauffer au feu sacré qui brûle dans la poitrine de l'homme de force et d'amour dont l'œuvre réalisée demeure toujours inférieure à ce qu'il voulait initialement».

Ferveur de ces stagiaires prussiens. Elan des Anglais qui les relayeront. Aux heures fastes, c'est toute l'Europe et toute la Suisse que l'on rencontre à Yverdon.

On remarque particulièrement, depuis Berthoud, la force du contingent appenzellois, aussi actif qu'un siècle plus tard, dans la Genève pédagogique, le contingent neuchâtelois. A plusieurs reprises, d'ailleurs, Pestalozzi salue les vertus du petit canton-Principauté voisin, à l'activité industrielle et à l'ouverture pédagogique exemplaires.

Le «penseur» d'Yverdon, le théologien Niederer (qui savait manier la plaisanterie à l'occasion) était Appenzellois.¹¹ On sait l'aide décisive qu'il apporta à Pestalozzi, en traduisant ses intuitions dans le langage philosophique du siècle, mais aussi les menaces de dérive intellectualiste que faisait peser sur l'Institut sa cérébralité. On sait avec quelle âpreté il s'opposa à Schmid, le catholique du Vorarlberg, homme d'ordre et de volonté, qui finit par assujettir Pestalozzi et dont l'expulsion d'Yverdon allait entraîner le départ de son supérieur, réduit à sa merci. C'est une des qualités de l'œuvre de Stadler de nous montrer, à côté d'un homme, tout le petit monde qui l'entoure et la réciprocité d'influences de l'un sur l'autre; et ce qui est surtout méritoire, c'est de tenir la balance égale entre les personnages, en nous faisant comprendre les évolutions psychologiques même les plus attristées. Si Niederer se montrera très dur à l'égard du vieux maître, il dira, au lendemain de son décès: «Pestalozzi redevient pour nous ce qu'il nous était au commencement. La mort réconcilie tout». Et son jeune ami Biber, dont le pamphlet de 1827 avait ravagé les derniers jours du grand pédagogue en prétendant que son œuvre ne reposait pas sur une base chrétienne, le même Biber, quatre ans plus tard, entré au service de l'Eglise anglicane, allait publier à Londres un ouvrage: *Henry Pestalozzi and his plan of education*, dans lequel il montrait l'esprit de l'Evangile présent dans l'esprit de la Méthode.

Jugements contrastés

Cherchant des thèmes plutôt que des événements, sachant qu'une autre plume relate ici l'aventure d'Yverdon, nous n'avons pas donné la couleur spécifique de

chaque étape de la vie de Pestalozzi telle qu'elle apparaît dans l'éclairage stadlérien. Nous n'avons pas analysé à la suite de l'auteur les ouvrages et articles politiques du publiciste. Ni suivi l'évolution des relations entre le «locataire» de châteaux et son environnement du moment (population et autorités de la ville et du canton qui l'hébergent). Il eût valu la peine de confronter toutes les inspections auxquelles il a dû ou désiré parfois malencontreusement se soumettre: inspections pour lui plus souvent décevantes que stimulantes, quoiqu'on entende à son sujet des paroles de haute estime et de profonde compréhension. Je pense tout particulièrement à cette belle conclusion de la commission scolaire de Berthoud: «Puissiez-vous n'être détourné en rien de votre œuvre... Puissions-nous n'être pas trop petits pour contribuer à la réalisation de ce grand dessein!»

À propos de Berthoud, on se souvient de cette situation paradoxale: alors que les notables le célébraient, les pauvres auxquels il voulait vouer ses soins le renvoyaient à l'école des «riches». Autour du *Neuhof*, déjà, il en était parmi les paysans du voisinage qui, déformant son nom, l'appelaient *Pestilenz*. Mais comme pour tant d'autres, après sa mort quelle revanche! Et quel triomphe (non sans inévitables malentendus ou déformations partisans) lors de la commémoration du centenaire de sa naissance en 1846! Pestalozzi prenant place au Panthéon national devenait ce qu'il allait être de plus en plus et ce qu'il était encore hier: une *Integrationsfigur*, c'est-à-dire un de ces hommes en qui tout un pays reconnaît, en quelque sorte, son meilleur moi.

Integrationsfigur: notre biographe use de ce terme, comme l'a fait à propos du général Guisan son excellent biographe, Willi Gautschi.

Dans l'ouvrage collectif consacré récemment à cent personnalités de ce pays (*Grosse Schweizer und Schweizerinnen, Erbe als Auftrag*, Stäfa 1990) – où manquent curieusement et Stapfer et le Père Girard –, Peter Stadler, qui n'est en rien responsable de ces omissions, écrit en substance (ici comme ailleurs nous traduisons et condensons librement): «Pestalozzi est encore de loin, dans le monde, le plus célèbre d'entre les Suisses, un modèle resté vivant, en premier lieu à cause de son humanité rayonnante. Il révéla en quelque sorte à ses contemporains une dimension nouvelle». Mais l'introduction et la conclusion des volumes que nous présentons (parus avant et après ce texte) sont d'une tonalité un peu différente. Nous les commenterons après avoir parlé de la présentation extérieure de l'ouvrage.

Réflexions d'un lecteur vétillieux

Les proportions de ces deux volumes de 511 et 679 pages les rendent aisés à manier; leurs caractères d'imprimerie en font un bonheur pour l'œil. Mais... il y a un *mais*. D'une richesse extrême et d'un style qui réjouit le lecteur par sa clarté et la présence de formules bien frappées, ce texte exige, ne serait-ce que par le nombre de personnages qu'on y rencontre, une attention soutenue. N'eût-il pas fallu en faciliter l'accès par des titres courants, des sous-titres et par

la fragmentation de paragraphes nourris d'informations et de substance auxquels il arrive de s'étendre sur 4 pages? ¹² Nous disons cela par affection pour ce livre qui demande à être lu de près et répandu, et non pas confié respectueusement aux rayons des bibliothèques.

Autre chose. Comme Socrate, Pestalozzi était laid, du moins à s'en tenir aux normes courantes. Mais, nous l'avons dit, son regard faisait tout oublier de cette laideur. ¹³ Nul de ceux qui l'ont abordé n'a eu l'impression d'avoir affaire à un benêt. Le masque que, de son vivant, on a moulé de son visage est un des plus nobles qui soient. Pourquoi faut-il que les couvertures des deux volumes nous imposent des portraits qui ne rendent nullement compte de la grandeur du personnage? Là où je brigue un emploi, je n'envoie pas la moins flatteuse de mes photos d'identité.

L'introduction constate que le temps des biographies admiratives (sur Frédéric le Grand, Napoléon, Bismarck...) appartient heureusement au passé, de même que le culte des grands hommes. On demande une analyse compréhensive certes mais critique plutôt que l'expression d'une vénération. En ce qui concerne Pestalozzi, le cliché touchant de l'ami des hommes lui a conféré longtemps une auréole qui empêchait l'accès à sa personnalité véritable.

Or Stadler est le premier à concéder que ce cliché contient une bonne part de vérité, qu'il a maintenu vivant le souvenir de Pestalozzi dans la conscience collective et contribué par là-même à fortifier le sentiment d'identité helvétique.

Savoir admirer

Nous touchons là à un point d'une grande importance. D'accord avec Stadler pour ne pas regretter l'ère des biographies célébratives des seigneurs du pouvoir et de la guerre, d'accord aussi pour estimer que tout biographe doit s'efforcer de dégager les ombres comme les lumières de son «héros» (ou anti-héros), nous pensons qu'une fois accompli ce travail de probité intellectuelle, lorsque nous nous trouvons en face d'une grandeur authentique, d'une haute flamme qui réchauffe autant qu'elle éclaire, ce serait, comme l'a dit le moraliste, d'un petit esprit que d'admirer modérément.

Ayant appelé Baudelaire à la barre, j'aurais pu citer le poème des *Phares* et son admirable quatrain final. Rendons ici à l'image son sens premier, en oubliant les noms des grands peintres cités par le poète (bien sûr, dans notre contexte, c'est Rembrandt qui nous retiendrait, auquel il faudrait adjoindre Van Gogh). Il est intéressant d'étudier la construction du phare, son fonctionnement, les habitudes de ses desservants. Son intérieur peut être plus ou moins reluisant, la personnalité de son gardien (si gardien il y a) entachée de toutes sortes de mesquineries; finalement une seule question importe: le phare éclaire-t-il ou non, sa lumière porte-t-elle ou non au loin?

Le rayonnement de Pestalozzi est un fait. Indiscutable, son action bénéfique, son pouvoir d'entraînement, d'incitation au bien, d'appel à l'action altruiste.

Dans son humilité qui attribuait le mérite à plus grand que lui, il demeure dans l'histoire des hommes un de ceux qui dépassent, en même temps qu'un des rares dont la grandeur n'écrase pas, mais communique de plein-pied avec les plus humbles.

On parle souvent, ces temps-ci, du devoir de mémoire. Que dire d'une école suisse qui ne se sentirait plus tenue de transmettre la mémoire, la figure, le message d'un tel homme?

A lire la conclusion du second tome, je me suis souvenu, sans procéder à une identification (car Stadler est tout en nuances), de plusieurs ouvrages d'excellents historiens de ce pays. Nous ayant révélé, au long de centaines de pages, d'authentiques richesses, ils se croyaient tenus de terminer sur un point d'interrogation ou un soupir. De peur d'en dire trop, ils n'en disaient plus assez. Mais revenons à notre auteur.

S'il nous rappelle opportunément qu'un Jacob Burckhardt «élitaire» ne cite pas Pestalozzi, Peter Stadler précise à juste titre qu'il en est autrement pour Gotthelf, mais il ne dit pas *tout* ce que l'événement Pestalozzi représentait pour celui-ci. Et lorsqu'il nous cite les paroles introductrices du discours commémoratif de Walter Muschg en 1946¹⁴: «On ne veut plus rien entendre de Pestalozzi. Les pédagogues ont discrédité ce nom», il ne nous engage pas à écouter ce discours dans sa totalité. J'en donne ici quelques bribes: «La première partie de *Léonard et Gertrude* a suffi pour rendre son nom immortel, dans l'histoire de la littérature aussi (...). Il est, avec Tolstoï, un de ceux qui considèrent que la première tâche de l'art est d'aider les hommes (...). S'il est vrai que celui-là connaît le mieux une chose, qui a le plus souffert pour elle, alors Pestalozzi est le plus grand maître de la démocratie; il a (sans illusions sur les hommes) souffert comme personne pour sa réalisation humaine, politique et sociale (...). S'il pouvait encore y avoir un saint dans le monde moderne, ce serait Pestalozzi dans son manque total de réussite (...)».

Michel Soëtard et Peter Stadler ont certes raison de déplorer, après tant d'autres, la réduction, dans une bonne partie du public, de la dimension pestalozzienne à celle d'un touchant ami des enfants. D'aucuns aussi posent un regard compatissant sur une certaine iconographie que l'on appellerait volontiers pieuse. Mais n'oublions pas deux choses: lorsque l'attention de la collectivité reste fixée sur le geste de Stans – le geste d'accueil –, c'est qu'un instinct en nous confirme les paroles immortelles de saint Paul et de Pascal sur la prééminence de l'ordre de la charité. D'autre part, ce ne sont pas les œuvres complètes d'un auteur ni les livres les plus savants sur lui – si indispensables soient-ils – qui inoculent en quelque sorte un ferment vivifiant dans le corps d'une nation.

Défense de l'image et de l'anecdote

Le levain de Pestalozzi dans la pâte helvétique, le fait que des milliers d'êtres (et pas seulement ces instituteurs dont il a confirmé la vocation) se sont sentis, de

génération en génération, poussés par ce nom à faire de leur vie quelque chose de bien, tout cela est dû *aussi* à ces écrits, ces tableaux (merci à Anker¹⁵), ces statues (merci à Lanz, que je voyais hier encore abreuvé d'ironie par une esthète de service), au masque moulé par J.M. Christen, à ces anecdotes enfin qu'il est de bon ton, dans certains milieux, de prendre de haut.

Or ce sont les *Fioretti* qui ont maintenu vivante en tant de cœurs la figure de saint François d'Assise. L'anecdote pestalozzienne a eu souvent la même vertu, et l'on doit être reconnaissant à Walter Muschg d'avoir introduit dans l'exigeante collection *Klosterberg* (Bâle 1946) les anecdotes recueillies par Adolf Haller, cet instituteur argovien auquel nous devons, la même année, une édition en quatre volumes de l'œuvre «vivante» de celui que le grand géographe allemand Karl Ritter appelait «l'archétype de l'homme humain». Mais, bien sûr, il faut parmi ces anecdotes opérer un tri.

Je rêve d'un petit bréviaire: *Du bon usage de l'anecdote dans l'enseignement* (et pourquoi pas *dans la prédication*?). L'anecdote fixe dans la mémoire l'idée générale; elle est un coup de projecteur sur un caractère. Une image heureuse vaut mieux que des pages et des pages d'abstraction.

De l'écrivain Pestalozzi et de quelques auteurs préstadlériens

Stadler pense – on ne lui donnera pas tort! – que les non-spécialistes ne liront plus guère Pestalozzi que dans des éditions judicieusement concentrées. J'avoue toutefois avoir trouvé plus d'intérêt et d'émotion à la lecture intégrale des quatre tomes de *Léonard et Gertrude* que l'historien semble supposer possible; je serais prêt à justifier cet intérêt. Quel contraste chez Pestalozzi, auteur si prolifique, entre des développements laborieux, difficiles, voire pénibles, et l'impact de pages, d'aveux, de cris qui vous atteignent au plus profond de vous-même et ne vous lâchent plus. A leur propos, le théologien Walter Nigg parle d'une «musique singulière, qui ne quitte plus vos oreilles». Charly Clerc, pour sa part, signalait des «prières bouleversantes au rythme naturel de litanies» des invocations «qui sont au-delà de toute littérature religieuse». «Nous n'avons pas affaire, disait-il encore, à un grand écrivain, mais à quelque chose d'autre, à quelque chose de plus».

Il faut à tout prix lire et relire les *Fables* choisies, souvent saisissantes dans leur brièveté, traduites par Jean Moser (Fribourg 1946); et l'on voudrait aussi retrouver, en français, des fragments importants de ces *Discours à ma maison* (1808–1818) si révélateurs de sa personnalité.

Parmi les causes d'un attachement profond à Pestalozzi, il convient de mentionner, outre les études «classiques» signalées par Stadler, bien des monographies, des essais, détaillés ou succincts, dus à des personnalités fort diverses conquises par cette vie, ce destin, cet amour hors du commun. L'une des premières de ces personnalités est l'Yverdonnois Roger de Guimps, fils de réfugiés français, élève de Pestalozzi. Je garde à sa biographie (Lausanne 1874) une profonde reconnaissance, alors qu'Amiel (qui cite souvent le nom du

pédagogue et s'entretenait de lui avec le peintre humaniste Barthélemy Menn) la trouvait pleine de redites. Mais j'aime aussi beaucoup le *Journal* d'Amiel, qui n'est certes pas totalement exempt de redites.

Ma gratitude demeure entière à l'égard d'Albert Malche (Lausanne 1927) qui saluait en Pestalozzi «un des grands confesseurs de l'humanité en marche vers l'avenir», comme envers le peintre, compositeur et écrivain pacifiste Hans Ganz, dont la monographie parut en 1946 à la Guilde du Livre Gutenberg. Que de lumière dans l'essai du penseur anthroposophe Albert Steffen (Dornach 1939)! Et, parmi tant d'ouvrages se complétant mutuellement, je tiens à citer ici la belle publication de Gertrud Werner: *Die Symbole Pestalozzis* (Berne 1954) qui étudie, avec le *rêve* et la *vision*, si importants chez lui, quelques-unes de ses images-clefs, simples et grandes: la maison, l'arbre, le cercle, le ciel et la terre...

Et puis il y a, paru en 1956 à Zurich, le recueil du théologien Walter Nigg, historien des saints et des hérétiques, *Der christliche Narr* (Le fou en Christ), où Pestalozzi apparaît, après Jacopone da Todi et saint Philippe Neri, entre *Don Quichotte* et *l'Idiot* de Dostoïewski. C'est là une approche singulièrement stimulante, réponse nécessaire aux scrupules, aux catégories, aux délimitations parfois laborieuses de certains théologiens. Nigg retient à juste titre chez cet «éternel enfant», «étranger» parmi les siens (comme Paracelse!) une compréhension «russe» pour le criminel considéré comme un malheureux. Qu'on songe aux pages inoubliables inspirées à Pestalozzi par l'infanticide!

Si pour Nigg Pestalozzi compte parmi les chrétiens qui pénétrèrent dans le Royaume des Cieux par une porte qui n'était pas tout à fait officielle, Charly Clerc, en 1950, voyait dans cette «figure de proue à jamais tournée vers le large» «une des meilleures défenses et illustrations de l'Evangile». Et le plus prompt, le plus lucide des dénonciateurs de tous les périls, de toutes les abominations que contenait le nazisme, le théologien, pédagogue et lutteur social Leonhard Ragaz, ce Grison de choc, a placé son engagement sous le signe de Pestalozzi, qui, à chaque rencontre, lui apparaissait plus grand.

Que de noms nous voudrions encore citer¹⁶ et que de témoignages de grands historiens allemands de la pédagogie, notamment au lendemain de la dernière guerre! Mais pour raconter Pestalozzi simplement, rien ne vaut, de Ramsauer à Vulliemin, et comme Stadler nous le montre sans cesse par des citations excellemment choisies, le témoignage des contemporains. On en trouve de parlants dans l'œuvre que Stadler m'a révélée: *Leben und Erziehung in Pestalozzis Institut zu Iferten* (Aarau 1931), d'Alfred Zander. Dans cet ouvrage riche en couleurs sur la vie quotidienne à Yverdon, reposant avant tout sur les récits des stagiaires allemands, on revit l'intensité de cette vie communautaire, avec ses ombres et ses lumières, ses farces et ses orages: autour de Pestalozzi tour à tour accablé, facétieux ou Jupiter tonnant, des apprentis pédagogues enthousiastes ou ulcérés vivent une aventure intellectuelle et spirituelle d'une rare intensité.¹⁷

Du commun et de l'unique – Dynamique de l'exemple

Revenons à notre point de départ, aux premières lignes de cet article.

S'il fut un temps où une certaine histoire consistait en juxtaposition de biographies de «vedettes» – dont on ne retenait souvent que les qualités – et de hauts faits prétendus décisifs, une autre école qui, à vrai dire, existe depuis longtemps, non seulement dénonce l'ambiguïté du «héros», mais affirme que ce qui importe, ce n'est pas l'exceptionnel mais le répétitif, non pas l'individu, mais bien la vie collective avec ses servitudes et ses lenteurs. Ce qui nous concerne, ce n'est pas Monsieur Pestalozzi, mais la vie d'un enfant (de telle ou telle classe sociale) au tournant du XVIIIème au XIXème siècle, ce sont les conditions d'existence de ceux qui, alors, étaient préposés à son éducation, ce sont les pourcentages de lisants et de non-lisants, etc. Que dit déjà le grenadier Flambeau au Maréchal Marmont, dans *L'Aiglon* d'Edmond Rostand?

*(...) Dans le livre aux sublimes chapitres,
Majuscules, c'est vous qui composez les titres
Et c'est sur vous toujours que s'arrêtent les yeux.
Mais les mille petites lettres, ce sont eux,
Et vous ne seriez rien sans l'armée humble et noire
Qu'il faut pour composer une page d'histoire.*

C'est à cette armée humble et noire des anonymes que l'histoire contemporaine voue à juste titre sa tendresse. Et de se pencher sur les forces qui en conditionnent le destin. Le répétitif, disions-nous. Mais d'autre part comment oublier le vers d'Alfred de Vigny:

Aimez ce que jamais on ne verra deux fois

Une des richesses de la vie n'est-elle pas constituée par la rencontre, dans le passé comme dans le présent, de personnalités possédant, incarnant chacune quelque chose d'unique?

Ces personnalités sont d'autant plus intéressantes qu'elles résument, qu'elles concentrent en elles toute une époque, qu'elles expriment ce que tant d'autres voudraient exprimer sans pouvoir le faire, qu'elles enrichissent le monde d'une note, d'une inflexion de voix, d'une tache de couleur, d'un processus opératoire qu'on n'avait pas connus avant elles – ou qu'elles nous ouvrent simplement les yeux sur des beautés, sur des souffrances, des injustices qui existaient peut-être depuis toujours et que nous n'avions pas vues. L'être humain se forme par des modèles. La rencontre de tel savant, de tel artiste, de tel apôtre social est capable de susciter des vocations en s'adressant à notre meilleur *moi*.

Dans son excellent livre, qu'on ferait bien de relire de temps à autre, *Les humanités et la personne* (Neuchâtel 1939), le pédagogue vaudois Louis Meylan cite plusieurs témoignages reconnaissant la force mobilisatrice qui émane des grandes personnalités. Le jeune Michelet se sentait soutenu de vivre dans «cette grande société». Goethe dit d'elle: «voilà ce que j'appelle une patrie (*eine*

Heimat)». Et Bergson pense, comme d'ailleurs tels conteurs hassidiques, que lorsque nous ressuscitons ces grands hommes de bien (on songe à l'effort, en Suisse, d'une Alice Descoedres ou d'un Fritz Wartenweiler), ils peuvent nous communiquer quelque chose de leur ardeur et nous entraîner dans leur mouvement. Il ne tient qu'au pédagogue de montrer *aussi* le danger d'engouements inconsidérés, d'interprétations simplistes, de cultes funestes du «héros». Devoir de discernement, d'exercice du sens critique. Mais il importe que notre école, en développant ce sens chez les élèves, le distingue nettement de l'esprit de dénigrement, de la pauvre et facile ironie. Quel appauvrissement – je le répète – si nous ne savons plus admirer, et nous émerveiller de voir des êtres, lestés de mille défauts¹⁸, s'être montrés *quand même* capables d'initiatives libératrices ou d'apport au monde d'un supplément de beauté.

D'une certaine ignorance helvétique, ou plutôt d'une ignorance certaine

Pestalozzi ignoré par la jeunesse de son propre pays... Rassurons-nous: il ne l'est pas plus que Nicolas de Flue et Paracelse, Euler et Mme de Staël. C'est là notre spécificité. Les enfants des pays qui nous entourent, quelles que puissent être les déficiences de leurs écoles et les lacunes de leur formation, sont mis au bénéfice d'une partie au moins de leur patrimoine culturel. Ce qui nous distingue, c'est qu'on peut, chez nous, avoir fait les meilleures études, être bardé de diplômes, et ignorer sans gêne aucune – et, après tout, sans en être responsable – les réalités, les richesses de notre histoire artistique, littéraire, scientifique, religieuse: une histoire qui, des origines à nos jours, nous relie à l'Europe par un réseau de liens aussi multiples qu'étroits – à l'Europe et plus qu'à l'Europe!

Le résultat de cette carence, dont chacun s'accommode allègrement, c'est d'abord que l'on croit que ce qu'on ignore n'existe pas, qu'il y a vide là où l'on serait en droit de parler d'abondance; c'est la floraison de jugements aussi erronés que péremptoirs concernant ce pays; c'est la pauvreté de nos grands débats «idéologiques» et de nos discours célébratifs; c'est l'impression, chez beaucoup de jeunes (pour parler avec Rimbaud), que la «vraie vie est ailleurs»; c'est l'idée qu'il faut se recroqueviller sur soi pour rester fidèle au pays, ou au contraire qu'il faut renier ses meilleures traditions et qu'il suffit de se faire *rien* pour devenir un bon Européen.

Or l'Europe est faite de ce que chacun lui apporte, et nous – qui avons tant reçu de toutes ses composantes –, nous aurions à lui apporter, entre autres, l'expérience et la contribution originale de quelques grands Européens.

Si l'on me demandait de caractériser «l'humanisme suisse» à partir de ses meilleurs représentants, je reprendrais d'une part la formule de Rougemont citée plus haut: *penser avec les mains*, liée au sens paysan de la croissance organique, illustrée aussi bien par Paracelse que par Pestalozzi, par *Heidi* et Gotthelf que par Ramuz, ou si l'on veut, par les *gentlemen farmers* Fellenberg, Sismondi et Pictet de Rochemont – et par ailleurs j'évoquerais le thème du *pont*, de la reconnaissance de *l'autre*, de l'éloge de la polyphonie, des dissem-

blances complémentaires, illustré par le fédéralisme de Rousseau, Mme de Staël, Jacob Burckhardt et Denis de Rougemont, par la *Cantate de Noël* d'Arthur Honegger aux thèmes européens entrecroisés, comme aussi, dans un autre domaine, par toute la carrière d'un Dufour ou d'un Dunant. Et bien sûr par Pestalozzi à Stans comme à Yverdon.

On voudrait parler de l'apport des étrangers en Suisse, depuis Erasme à Bâle, Calvin à Genève et saint Pierre Canisius à Fribourg jusqu'à Romain Rolland à Villeneuve, Rilke à Muzot, Hesse (naturalisé) à Montagnola... et de la geste des Suisses de l'étranger qu'on ne réduira pas aux seuls noms de Cendrars, Le Corbusier, Giacometti. On voudrait...

Mais il semble qu'aujourd'hui – sans parler des sarcasmes d'une partie de notre *intelligentsia* – nombre de nos historiens du moment sont plus occupés à démystifier et démythifier notre passé qu'à nous faire découvrir de nouvelles figures à aimer ou, comme ici Peter Stadler, à approfondir notre connaissance d'une personnalité particulièrement riche.

Souvent ceux-là mêmes qui dénoncent la «médiocrité» de ce pays prennent leur plaisir à reléguer au rang de mythe tout ce qui en lui dépasse, réjouit, émeut, et qui a rayonné au-delà de nos frontières. Or, comme le remarquait Louis Meylan, la diversité des grandes figures à notre disposition n'oblige personne à forcer sa sympathie et à parler de ce qui ne l'inspire pas. Rien de moins humain, poursuit Meylan, que de jouer au jeu de massacre avec les valeurs consacrées par l'admiration des siècles. «Le maître doit prendre sa joie à relever la grandeur et non à accuser la petitesse».

Si le cheminement étonnant de Tell à travers les siècles et les nations ne vous inspire que pitié et dédain, parlez-nous de mathématiciens, d'artistes, de peintres ou de poètes, d'un grand clown ou de pionniers de la lutte sociale. Mais ne faites pas, par votre silence, de ce pays un *no man's land* culturel, qu'il n'a jamais été! En ce qui me concerne, mille personnalités et sujets «étrangers» me sont aussi chers que les thèmes helvétiques et je traite avec joie de tel ou tel d'entre eux, mais puisque j'ai été établi jardinier dans ce pays, c'est de ce jardin que je suis d'abord responsable. Si nous ne nous soucions pas du lopin qui nous a été confié, qui donc s'en souciera? Mais tout dépend de l'éclairage auquel nous le soumettons.

Enfin, si vous m'objectez que les programmes ne vous ménagent ni le cadre ni le temps pour présenter ces figures, je vous répondrai que la digression, l'allusion sont souvent plus efficaces qu'une leçon systématique. – «Vous n'avez pas besoin de retenir ce que je vous dis maintenant!» C'est *cela* précisément que l'élève retiendra.

Oui, raconter Pestalozzi¹⁹, grâce à des livres comme celui dont j'ai tâché d'exploiter quelques filons, raconter Nicolas de Flue, Euler, Mme de Staël et Dufour (à qui l'on doit les ordres du jour les plus humains de toute l'histoire militaire), raconter les personnalités marquantes d'hier et d'*aujourd'hui*, honnêtement, sans tricher, sans taire les obstacles extérieurs et intérieurs qu'il leur fallut surmonter, cela n'est-il pas aussi constructif que tant de doctes débats, de colloques et d'enquêtes sur la «crise d'identité» helvétique?

Notes

- ¹ Traducteur de la *Lettre de Stans*, de *Comment Gertrude instruit ses enfants*, du *Journal de Pestalozzi sur l'éducation de son fils*, de *Mes recherches sur la marche de la nature dans le développement du genre humain*, Michel Soëtard vient de nous donner un *Pestalozzi* dans la collection *Pédagogues et pédagogie*, aux Presses Universitaires de France (avril 1995).
- ² En 1843 une paroisse détachée de l'Eglise réformée de Bergerac, La Force, accueillera un autre «Pestalozzi», Genevois celui-ci, John Bost, qui consacra sa vie aux enfants et adultes mentalement handicapés. Son œuvre est toujours vivante.
- ³ Ces trois noms, reconnaissons-le, sont cités plus d'une fois pour amadouer les ressortissants des cantons primitifs.
- ⁴ Sur l'école des pauvres de Clendy, voir, dans ce recueil, *Pestalozzi à Yverdon*, de J. Cornaz-Besson et F. Waridel.
- ⁵ Pour la cohérence de l'image, le «voyageur ailé», d'oiseau est devenu ange, mais un ange rugueux, non-conformiste, très peu raphaëlien!
- ⁶ Il est heureux que l'étude sensible de Käte Silber, *Anna Pestalozzi-Schulthess und der Frauenkreis um Pestalozzi*, éd. Haupt, Berlin 1932, ait été rééditée en 1993 dans les *Neue Pestalozzi-Studien*, t.1.
- ⁷ Sur elle, voir ici *Pestalozzi à Yverdon* de J. Cornaz et F. Waridel.
- ⁸ Les disciples suisses de Pestalozzi sont nombreux à figurer dans la vaste galerie de portraits réunis par Otto Hunziker sous le titre de *Geschichte der schweizerischen Volksschule...* (3 vol., 2ème édition, Zurich 1887).
- ⁹ Formule que je retrouve avec joie dans le credo artistique du peintre soleurois – et solaire – Cuno Amiet, hostile à toute ratiocination oiseuse autour de l'œuvre d'art.
- ¹⁰ Voir à ce sujet la contribution de J. Cornaz et F. Waridel. Après son séjour à Yverdon, le compositeur Schnyder de Wartensee, dont elles parlent, se fera le propagateur de la pensée de Nägeli.
- ¹¹ C'est lui qui devait fonder à Genève la société du Grütli. Le Biennois Albert Galeer allait en faire l'association ouvrière et populaire dont on sait l'importance dans l'histoire du socialisme suisse.
D'autre part c'est à Trogen, en Appenzell, que sera fondé en 1946 le premier village international d'enfants orphelins et réfugiés: le **Village Pestalozzi**, toujours en activité.
- ¹² Quand les finances de l'éditeur le permettent, je préfère aussi voir les images jaloner le parcours du lecteur plutôt que d'être groupées au milieu du volume. Plutôt l'allée bordée de peupliers que l'oasis, même si le texte n'a rien d'un désert!
- ¹³ On pense à la question d'une femme du monde, dans un salon, à propos d'Alexandre Vinet: «Quel est ce laid qui devient si beau quand il parle?»
- ¹⁴ Publié dans W. Muschg: *Studien zur tragischen Literaturgeschichte*, Berne 1965.
- ¹⁵ Mais aussi à Schöner, à Hippius, à Grob, et, plus près de nous, à Otto Baumberger.
- ¹⁶ Lorsqu'Adolphe Ferrière et Wolfgang von Wartburg parlent du grand cœur **maternel** de Pestalozzi, on songe au mot d'Alexandre Vinet qui voudrait, en 1838, voir les bons pédagogues «joindre à une fermeté virile de pensée je ne sais quelle maternité du cœur, qui s'y allie rarement».
- ¹⁷ Voir aussi les témoignages contemporains réunis par Fritz Ernst sous la titre *Pestalozzi, Leben und Wirken* (Zurich 1927).
- ¹⁸ Souvent liés à leur époque. Nous n'avons pas le droit de commettre le péché d'anachronisme en exigeant après coup des qualités, des «lumières» incompatibles avec l'état d'esprit, les connaissances, les pratiques, l'éclairage du moment.
- ¹⁹ Ayant l'air de ne m'adresser qu'aux enseignants (de **tous** les degrés!), je pense tout autant aux parents et grands-parents, ainsi qu'aux animateurs de médias. Mais comment ne pas saluer les efforts de certains éditeurs!

Pestalozzi

Zusammenfassung

Von der grossen kritischen Biographie Peter Stadlers (NZZ-Verl., Zürich 1988, 1993) und noch weiteren Studien ausgehend, betrachtet der Verfasser dieses Artikels die komplexe Persönlichkeit Pestalozzis. Er stellt fest, dass sie den Genfer Studenten nicht mehr vertraut ist, so wenig wie andere historische Grössen dieses Landes. Er fragt sich, ob die Schule gerade in unserer Zeit nicht die Pflicht hätte, auf die schöpferischen Persönlichkeiten europäischen Formats, die unser Land hervorgebracht hat, aufmerksam zu machen. Er ist der Meinung, dass wir den Mut haben sollten, den Sinn für echte Grösse (die ganz schlicht sein kann) wachzuhalten, sowie das geistige Erbe unseres Landes, das ein europäisches Erbe ist, zu pflegen.

Pestalozzi

Summary

Starting from the great critical biography by Peter Stadler (ed. NZZ, Zürich, 1988 & 1993) and from further studies, the author of this article brings into view several aspects of Pestalozzi's complex personality. Recording the fact that Pestalozzi's character and circumstances are no longer familiar to Genevese undergraduates, who are equally ignorant of other major figures of the cultural history of this country, he asks himself if this knowledge shouldn't have been acquired before, and if it isn't the school's duty – particularly now – to present this country's men and women whose creative contributions to the civilisation of Europe are so manifest. In his opinion we should have the courage to foster an understanding of true greatness (which can be so multifarious) and to keep alive our spiritual and cultural heritage, which is closely intertwined with Europe's.

Pestalozzi

Riassunto

A partire dalla grande biografia critica di Peter Stadler (Ed. NZZ, Zurigo, 1988, 1993) e da altri studi, l'autore di questo contributo presenta alcuni aspetti della complessa personalità di Pestalozzi. Egli constata che essa non è più familiare agli studenti di Ginevra, così come non lo sono più altre figure testimoni della

vita e dello spirito di questo paese. Pone poi la questione: la scuola (a tutti i livelli) non ha forse il compito di presentare proprio al giorno d'oggi quegli uomini e quelle donne che hanno dato un evidente contributo alla civilizzazione europea?? Abbiamo veramente a cuore di risvegliare il senso e il rispetto per le grandi personalità (che si possono manifestare in svariati modi) e ci sentiamo responsabili del patrimonio spirituale che ci collega all'Europa?